

rivières et de ruisseaux qui fertilisent la Bourgogne. L'auteur a dit avec raison « qu'en dépouillant les documents et les chartes anciennes qui sont la vraie source où il faut puiser, on s'aperçoit bien vite que la presque totalité des noms de nos rivières appartient aux idiomes antiques et autonomes et que la persistance de certains de ces noms, dans des lieux très-éloignés, montre qu'ils avaient une signification propre et correspondant nécessairement aux choses qu'ils nommaient. » Il a dit avec non moins de vérité « que chaque cours d'eau a sa vie propre et qu'il ne faut chercher qu'en lui, ou autour de lui, la raison de son nom. » Il a consacré nécessairement une longue dissertation au nom de la Saône, cette paisible et belle rivière dont le cours est si lent, si paresseux que César a pu dire d'elle : « *Flumen est Arar quod per fines Aeduum et Sequanorum in Rhodanum influit incredibili lenitate, ita ut oculis in utram partem fluat judicari non possit.* » Et un poète a répété :

Quos Rhodanus velox Araris quos tardior ambit,  
Rhodanumque morantem precipitavit Arar.

M. Canat de Chizy nous donne aussi de curieux détails sur le groupe des cours d'eau qui a *mer* ou *merd* pour radical et dont la Bourgogne et même le massif du Mont-d'Or lyonnais fournissent de nombreux exemples. Ce radical a tant effarouché la pudeur de Pierre de Saint-Julien de Baleure, doyen de Chalon, et le meilleur de nos historiens anciens, en Bourgogne, qu'il écrivit dans ses « Antiquitez de Chalon, » au sujet d'un ruisseau, près Sennecey le Grand : « ce ruisseau est nommé *peu honnestement Merdery* » On voit bien que le docte doyen n'avait pas étudié le celtique : il eût su que ce mot qui l'épouvanta si fort ne signifie *qu'eau lente, eau marécageuse*.

En 1869, M. Canat de Chizy a raconté « la Construc-